

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par les Frères Plaquemine, Publishers
1015 Poydras Street, New Orleans, La.
Propriété de la Nouvelle-Orléans
L'Édition de ce jour est de 100 exemplaires
En Louisiane et au Mississippi...
Pour les États-Unis, un an \$1.00
Par mois \$0.10

LA FRANCE

ELOGE PAR M. BRAND WHITLOCK

Il est rare que la France soit louée d'une façon plus délicate et en même temps plus autorisée qu'à la faire, au dernier déjeuner du Club américain, M. Brand Whitlock. Avant de rendre en Belgique, comme ambassadeur des États-Unis, les éminents services qui sont encore dans la mémoire de tous, M. Brand Whitlock avait depuis longtemps appris à distinguer, par sa connaissance des provinces françaises et de la littérature de France, les qualités profondes d'une race qui échappent le plus souvent à ceux qui ne sont attirés que par le seul rayonnement de Paris.

Je voudrais pouvoir évoquer, devant vous, la France, non pas seulement la France physique, la beauté de ses paysages, la splendeur de ses grandes villes ou le charme de ses villages avec leurs vieilles maisons et leurs vieux murs, non pas seulement cette France de littérature, d'art et de goût, ni cette France de fastes militaires et de gloires historiques, mais surtout cette France de la pensée, la France spirituelle, qui est, on peut dire, la patrie de chaque homme qui a une vie intellectuelle.

Vous êtes-vous jamais imaginé ce que serait ce monde sans la France, ce que serait la vie sans la France?

Si elle n'avait pas vécu—ou, ce que Dieu défend!—si elle cessait d'exister, il y aurait un vide dans la vie intellectuelle de tout homme intelligent; la civilisation serait envahie par un nuage noir que rien ne pourrait dissiper.

Nous devons beaucoup à cette amie qui est la France, nous lui sommes redevables de la moitié de notre culture, et c'est notre devoir de faire tout ce que nous pouvons pour l'aider et la soutenir, pour lui témoigner notre affection, notre sympathie, notre confiance et notre loyauté.

Ce qui m'a toujours impressionné chez les Français, ce n'est pas seulement leur goût, leur amour de l'art, leur gaieté, leur grâce et leur amabilité, toutes les qualités charmantes qui leur appartiennent, mais c'est leur sens commun. J'en suis toujours de nouveau frappé chaque fois que je viens dans leur pays.

Vous n'avez qu'à vous associer avec un vieux bonhomme de province et causer avec lui une demi-heure pour savoir ce que je veux dire.

Or, on parle beaucoup du sens commun, c'est une phrase que nous avons au bout des lèvres tout le temps, mais ce sens commun n'est malheureusement pas très commun; il est chose extraordinaire, je ne sais pas même pourquoi on l'appelle le sens commun puisqu'il est si rare. C'est dommage qu'il ne soit pas plus répandu, parce qu'il pourrait régler tous les problèmes qui nous harcèlent maintenant, mais, hélas! nous ne l'avons pas toujours ou nous ne savons pas comment nous en servir. Quoi qu'il en soit, l'existence chez les Français de ce sens commun me donne l'assurance que de toutes ses épreuves la France sortira plus forte, plus grande et plus belle que jamais.

Nous avons fait la guerre pour préserver certains idéaux qui nous sont communs, aux Français et à nous, et l'idéal de la liberté, de l'individualisme en est un. Toute la tendance de la civilisation occidentale a été vers le développement de l'individu, de sa personnalité.

La guerre a produit, certes, ses grands maréchaux, ses grands généraux, ses grands soldats; mais il est frappant et touchant que le héros préféré de tous les pays alliés soit leur "soldat inconnu".

La guerre a été faite pour assurer à l'homme une vie où il pourrait se développer, y faire épanouir sa personnalité; c'est la idéal de notre civilisation. Il y a des ennemis de cet idéal—vous n'avez qu'à regarder autour de vous, et vous les verrez partout. Il y a un pauvre vieux mot que je n'aime pas employer parce qu'il a tellement été surmené ces derniers temps, c'est "propagande", mais tout de même parce que la chose existe dans toutes les nations; vous n'avez qu'à regarder pour voir lequel est le émane de la même source, et c'est une source d'inextinguible hostilité à l'idéal de la civilisation occidentale, c'est-à-dire de la civilisation de France, d'Angleterre, d'Amérique, parce que ces civilisations latines et anglo-saxonnes, allant par des routes peut-être différentes, s'acheminent toujours vers le même but, le même idéal; et l'ennemi de cet idéal, soit à Berlin, soit à Moscou, c'est le russe, il s'inspire d'une théorie qui n'admet pas ce droit pour lequel ce héros anonyme, le soldat inconnu, tomba, et pour lequel il est glorifié et honoré aujourd'hui.

Messieurs, je vais terminer et vous portant un toast, je vous le consacrerai en un mot qui résume tout: c'est "la France".

STAMBOULISKY

L'un des hommes d'Etat les plus extraordinaires qu'ait fait surgir la grande guerre est certainement ce Stamboulsky, premier ministre et quasi dictateur de la Bulgarie, au lendemain du conflit, qu'une révolution vint de renverser et qu'une bal-bulgarie vint de tuer, mettant ainsi fin à une carrière peu banale et qui ne manque pas de grandeur.

Stamboulsky était fils de paysan et paysan lui-même. Ayant appris tout juste ce que l'on apprend dans les écoles primaires, il n'en avait pas moins réussi à devenir une personnalité dans la région qu'il habitait et à trente ans, il était élu député au Sobranié ou parlement bulgare. Aimant la terre de tout son cœur de paysan, il avait compris que l'agriculture, pratiquement la seule industrie de son pays, ne pouvait prospérer que dans la paix. Aussi fut-il un adversaire implacable de la politique tortueuse du tsar Ferdinand, politique qui conduisit la Bulgarie dans le conflit, aux côtés de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie et de la Turquie, cette dernière ennemie séculaire des Bulgares. Aussi, Ferdinand le destitua-t-il cordialement et il faut dire en toute justice que Stamboulsky le lui rendait bien.

Au lendemain de la guerre, alors que la Bulgarie vaincue dut accepter les termes de paix rigoureux, mais justes que lui imposèrent les alliés, un homme accepta la tâche ingrate de guérir les plaies dont saignait sa patrie, et de rendre à cette dernière sa prospérité d'autrefois; cet homme, c'était Stamboulsky.

Il s'était mis au travail avec toute l'ardeur dont il débordait, parcourant l'Europe, visitant les chancelleries, inspirant la confiance la plus absolue aux ennemis de la veille, obtenant par là même, de nombreux adoucissements aux termes de paix imposés à son pays.

A l'intérieur, il avait pratiqué une politique de sévère économie et de réforme sociale: Ses ennemis politiques—ils étaient légion—ne lui ont pas pardonné d'avoir édicté que la famille royale tout comme les autres, devait se soumettre aux lois. Probablement la plus extraordinaire de ces lois est celle qui obligeait tout être valide, sous peine de prison, à travailler quelques heures par jour à des travaux d'utilité publique. Il avait fixé le salaire du roi Boris, à \$15,000 par année, en faisant ainsi le plus haut fonctionnaire de l'Etat, mais un fonctionnaire quand même. De fait, il mettait l'autorité du parlement bien au-dessus de celle du roi. Ce mépris de l'autorité royale n'a pas pu contribuer sans aucun doute à sa chute, car tous ceux qui vivent à la cour et de la cour devraient désirer sa disparition.

Quelque temps avant sa mort, il avait fait adopter un projet de loi qui autorisait tout groupe de personnes imbuës des principes chers aux bolchévistes à se former en communauté soviétique.

Il se savait surveillé par d'implacables ennemis, mais il comptait sur la fidélité du peuple, qu'il avait si bien servi, du moins à sa manière. Il comptait sans la haine et l'ingratitude. Pendant une de ses absences de Sofia, à l'instigation du roi Boris, cela ne fait aucun doute, un professeur, Zankoff, souleva les quelques milliers de soldats cantonnés dans la capitale, proclama la loi martiale et la déchéance du régime instauré par Stamboulsky. Celui-ci voulut revenir châtier le roi et ses créatures, mais abandonné par ses paysans, il fut frappé à mort au cours d'une ambuscade qu'on lui avait tendue. Suprême injure, son corps fut abandonné et il fallut l'intervention de correspondants de journaux étrangers pour qu'on lui donnât la plus humble des sépultures.

Et voilà comment finit celui qui fit plus que tout autre pour rendre le bonheur et la prospérité à la Bulgarie, après la guerre.

De son successeur Zankoff, il y a peu à dire si ce n'est que durant la guerre il fut l'un des agents les plus actifs de l'Allemagne en Bulgarie. On ne connaît rien de ses capacités comme administrateur, mais il semble qu'il aura fort à faire pour que son travail dépasse en valeur bien-faisante l'œuvre accomplie par le paysan Stamboulsky, dont le nom vivra certainement dans les annales bulgares comme celui d'un patriote et d'un ami de la paix.

LA RUHR

Un livre très judicieux sur le problème de la Ruhr vient de paraître à la librairie Flammarion, à Paris. Il est dû à M. Raymond Recouly et il est simplement intitulé "La Ruhr." Il explique sans passion chauvine pourquoi et comment la France et l'Allemagne ont été amenées à occuper ce territoire allemand. Il montre aussi pourquoi la France ne peut l'évacuer sans avoir obtenu satisfaction dans le problème de la sécurité: "Au cas où malheureusement, écrit M. Recouly, une guerre viendrait à éclater, le vainqueur sera celui qui se saisira le premier des passages du Rhin. Pour être sûr d'être les premiers à les saisir, la prudence élémentaire nous commande de les tenir." Les adversaires de la France appellent cela "l'impérialisme," nous appelons cela "l'instinct de conservation."

Notre Planète et les Anglais

ILS L'ONT ENSERRÉE DANS UNE CEINTURE AUX CLOUS D'ACIER

Regardez une carte du monde écrit M. André Fribourg dans "Les Annales" ou naviguez sur les Mers vous aurez la même impression. Partout, d'immenses domaines s'étendent qui font partie de l'Empire partout, à tous les carrefours des routes universelles, des fortresses anglaises se dressent qui tiennent les passages sous leurs canons; à l'abri de ces fortresses, des flottes de guerre formidables s'exercent, et moins que leur terrible troupeau gris ne goûte le repos allongé sur la mer; partout, des milliers de navires de commerce battant pavillon britannique vont et viennent d'un point de l'Empire à l'autre.

En fait, l'Angleterre a entouré le monde d'une merveilleuse ceinture impériale. Elle est d'un beau cuir souple aux reflets verts, ou bleus, ou gris sombre, selon l'état du ciel, et, de place en place, au cours des âges en des lieux mûrement choisis, afin de l'affermir, elle a planté des clous d'acier.

Elle n'a pas pris garde qu'à travers la ceinture, ces beaux clous solides pouvaient parfois pénétrer dans le chair d'autrui, pas plus qu'elle n'a songé à ceux qui s'y déchiraient. Elle les a d'abord martelés fortement, et certains ont tenu bon malgré les efforts des patients. Voyez en Europe Héligoland en face de Hambourg; sur nos côtes, Calais à quoi, durant des siècles, d'innombrables soldats s'agrippèrent de toutes leurs forces, et qu'ils ne lâchèrent que tués; Rouen, Bordeaux, si longtemps occupés; Toulon, conquise sous la Révolution, tandis qu'à nos portes, Jersey, Guernesey, Aurigny sont anglaises.

Souvenez-vous de Mahon-de-Minorque, reprise par nous au XVIIIe siècle, alors que Gibraltar demeurerait imprenable; songez à tous les établissements fondés depuis, à tous les nouveaux clous d'acier enfoncés du reste: Malte, Chypre, Constantinople et les détroits, Suez, le Canal et l'Egypte, Aden, Périm et la mer Rouge, Bahrein et le golfe Persique, l'Inde et Bombay, Ceylan et Colombo, Singapour, où l'on s'approprie tout d'énormes travaux militaires, Zanzibar, les Seychelles, Maurice (l'ancienne Ile de France), Sydney et Australie, Hong-Kong, les Fidji, le Cap au sud de l'Afrique, Halifax et les routes du Pacifique.

La planète est serrée dans l'immense ceinture qu'on renforce chaque jour.

LE CULTE DE LA FORCE

J'avais le soir, pour voisin de table, dans le restaurant où je dinai, un industriel hollandais que l'on m'avait présenté: je lui fis part de mon étonnement d'avoir vu des Allemands applaudir nos soldats.

"Ce n'est pas étonnant, me dit-il, le peuple en ce pays est avide de spectacles militaires; il rêve de revues, de chevauchées; l'uniforme a sur lui un prestige inouï, il a un profond respect pour la "Force."

"Permettez-moi de vous dire, monsieur, que vous autres Français, vous n'avez pas su faire ce qu'il fallait; vous auriez dû, puisque vous aviez décidé d'occuper la Ruhr, vous auriez dû, dis-je, y entrer musique en tête, faire monter de votre force, faire parader vos régiments, faire défiler vos chars d'assaut et vos autos-mitrailleuses, faire survoler sans cesse les pays occupés par vos avions, et en un mot, tout en étant bienveillants et pacifiques, faire sentir et prouver que vous étiez les maîtres et que vous vouliez obtenir ce que votre victoire vous donnait le droit d'exiger!"

"Au lieu de cela, vous avez fait de l'occupation invisible, vous vous êtes glissés dans la Ruhr comme des gens honteux et ennuyés d'être obligés de déranger ces pauvres Allemands!"

"Le résultat vous le voyez! On ne vous craint pas; vous n'avez pas su inspirer le respect de la force; les attentats, les sabotages, les grèves se multiplient et la solution n'arrive pas."

Ainsi me parla mon voisin avec beaucoup de raison; je ne pouvais, hélas, que partager sa façon de penser.—A. Verly.

A WASHINGTON

Washington.—Les importations aux Etats-Unis pendant le mois de juin ont atteint une somme de 328 millions de dollars et les exportations, de 329 millions de dollars, ce qui laisse une balance de 1 million de dollars en faveur des Etats-Unis. Ces chiffres, fournis aujourd'hui par le département du commerce, indiquent un changement dans les transactions commerciales. Les importations ont fortement diminué, puisqu'en mars elles s'élevaient à \$398,178,292, et qu'elles étaient aussi importantes en avril et en mai. Toutefois, les exportations pour le mois ont été de \$13,000,000 plus élevées que celles de mai et de \$4,000,000 au-dessus de celles du mois d'avril, mais inférieures de \$12,000,000 à celles de mars.

Quand on s'ennuie

La vie est courte bien qu'elle soit souvent plate, le spectacle du monde, s'il n'est pas beau, est du moins passablement varié et les jours qui se succèdent renferment tout de même un peu d'imprévu s'ils ne nous apportent qu'un part infime des joies que nous en attendions.

Cependant, il n'est personne de nous qui ne soit, à certaines heures, et malgré les plus sages raisonnements, soumis à ce maître tenace et sournois qui s'appelle l'ennui.

L'ennui fait de lassitude morale et de dégoût qui est, lorsqu'il se prolonge, plus pénible à supporter parfois qu'une douleur véritable. Pourquoi s'ennuie-t-on? Parce qu'on est entouré de gens ennuyés, parce qu'on est astreint à une besogne à laquelle on ne s'intéresse pas, parce qu'un regret nous poursuit ou qu'une déception nous accable, mais souvent aussi sans cause apparente, parce que l'on se figure que la vie n'a plus rien à promettre et qu'on ne se sent plus l'énergie de conquérir la moindre parcelle de bonheur. L'ennui c'est l'indifférence, c'est la défaite; il commence dès qu'on cesse de lutter, dès qu'on s'abandonne au courant des heures moroses ou simplement vides.

L'être qui s'ennuie ne souffre pas de réel chagrin, sa destinée en est souvent aussi dépourvue que de joies, il est incapable d'éprouver les uns plus que les autres; mais, à toutes choses, il découvre ce "goût de cendre" dont parlait le philosophe ancien et rien ne lui importe que le poids du temps qui s'écoule. Le plus triste est que son mal est contagieux. Ce n'est pas lui qu'il faut en plaindre le plus, mais ceux de son entourage dont il étend inconsciemment l'ardeur et la joie de vivre.

À côté de ces incurables de l'ennui, il y a cependant ceux que le mal n'atteint que par crise, parfois sans cause, parfois à la suite d'un débordement ou d'une fatigue passagère. Qui peut se vanter d'échapper constamment à cet état de dépression et d'abattement qui commence et qui finit si d'habitude en laissant un souvenir qui a quelque analogie avec le remords.

Etros ardents, avides d'efforts et de réalisations, qui se sentent tout à coup paralysés et privés de tout ce qui faisait leur fierté et leur joie!

Quand on se reprend à aimer la vie, à croire en l'avenir, on est tout étonné et l'on se demande comment l'on a bien pu céder aussi vite et aussi complètement au mystérieux assaut.

Le remède à l'ennui existe-t-il? Les uns vous diront qu'il est dans la distraction, dans le changement de milieu ou d'habitudes. Sans doute, mais l'ennuyé n'a pas l'énergie de se distraire, ni de voyager, et souvent même, il ne le pourrait pas. D'autres prétendent qu'il n'est pas d'ennui qui ne cède à un travail constant et appliqué. Peut-être, mais l'homme n'est pas une machine, et ses forces physiques ne lui permettent pas de travailler sans relâche; la fatigue physique bien souvent contribue à augmenter la lassitude morale.

Le meilleur moyen de chasser l'ennui ne résiderait-il pas plutôt dans l'oubli de soi-même, l'oubli absolu, total, qui permette de s'intéresser exclusivement aux autres et de ne voir que le bien à leur faire? L'ennui vient-il de quelque bavardage de votre oreille est excédée? Il faut vous dire que cet homme éprouve à s'écouter parler un plaisir dont il vous est méritoire de ne pas le priver; il faut essayer de pénétrer le sens de ses propos et s'y découvrir quelque intérêt, au lieu de le laisser aller sans l'entendre, comme on laisse couler un robinet dont le cran d'arrêt ne fonctionne pas. Tel ou tel de vos proches ou de vos voisins vous énerve-t-il par de ridicules manies ou d'insignifiants discours? Ne vous est-il pas possible de rechercher quelles sont les qualités qui, chez lui, compensent ces travers. Cette recherche, souvent ardue, occupera votre ennui se dissipera. Puis, si vous êtes vraiment dépourvu d'égoïsme, vous vous appliquerez à mettre en valeur la qualité enfin découverte, et ce vous sera une nouvelle distraction salutaire. Si votre ennui vient d'une déception, de la pluie, de la solitude ou d'une disposition passagère de votre nature, c'est encore en vous oubliant pour penser aux autres, en vous créant le souci de leur bien-être ou de leur agrément, que vous parviendrez à en triompher.

L'oubli de soi est, du reste, recommandé par les saints et les sages, comme le remède souverain, non seulement à l'ennui, mais aussi aux chagrins réels et à tous les maux qu'apporte la vie.

REVOLUTION EN ALBANIE

Belgrade.—On signale une révolution dans l'Albanie septentrionale. Après un duel d'artillerie, les révolutionnaires ont mis en déroute les troupes du gouvernement, près de Krasnitik. Des rapports disent que les révolutionnaires marchent sur Scutari avec l'intention de renverser le ministère Titana et de remettre sur le trône le prince de Wied. La presse serbe croit que cette révolution est due au succès du récent coup d'Etat bulgare. Le ministère de la guerre a donné l'ordre de renforcer les garnisons yougoslaves de la frontière albanaise.

Durant sa vie on s'ennuie à pondre 7,000,000 d'œufs.

Respect aux Arbres

L'arbre est une véritable merveille de la nature, celui dont l'organisme possède au plus haut degré les attributs de la puissance et de la majesté, entre tous les êtres du règne végétal qui croissent seuls ou avec l'aide de l'homme sur la surface de la terre. Bien peu d'entre nous cependant se rendent compte, en le contemplant, de sa structure mécanique et des prodigieuses fonctions qu'il remplit dans le processus de son existence séculaire. "Une simple phase de la vie phénoménale de l'arbre, suffit," dit un célèbre professeur forestier, "pour frapper l'esprit d'étonnement et plonger l'imagination dans un labyrinthe inextricable d'étonnements."

Sait-on, en effet, qu'un arbre déploie assez de force pour lever et maintenir dans les airs une colonne d'eau de trois cents pieds? C'est pourtant ce que peuvent accomplir nos arbres géants, ceux dont la cime altière défie les orages et les tempêtes et qui répandent autour d'eux la vivifiante fraîcheur aux heures torrides de l'estival saison. Et ce prodige de puissance physique, l'arbre l'exécute sans mouvement apparent, sans le concours d'aucune pièce mécanique industrielle, sans l'aide de la vapeur, de la gazoline ou de l'électricité; rien que les minuscules et stationnaires cellules dans lesquelles il sécrète sa sève soulève cet énorme volume d'eau jusqu'au sommet des plus gigantesques sequoias.

Un tel effort dynamique est incompréhensible et la science n'est pas encore parvenue à trouver le secret de cette étrange influence qui défie les lois de la gravitation et de la mécanique. On a donné cependant un nom à cette force incompréhensible; on l'appelle l'attraction capillaire; force invisible mais bien active qui dans le domaine végétal pourrait être assimilée à celle dont rêvait Archimède pour soulever le monde.

Le sequoia atteint, comme on le sait, jusqu'à trente-deux pieds de diamètre et trois cent cinquante de hauteur. Or, dans un arbre de cette monstrueuse taille, la sève qui circule à travers les nombreuses couches de tissu cellulaire représente un volume d'eau de plus de 150,000 gallons, pesant 1,500,000 livres ou 750 tonnes.

En d'autres termes, le poids de l'eau dans ces grands arbres est égal à celui de six locomotives de trains rapides de voyageurs. Aucun engin n'a encore été inventé et ne le sera peut-être jamais pour pousser une parille quantité d'eau à une hauteur aussi élevée, même pendant une partie de l'existence de l'un de ces géants des forêts de la Californie qui vivent 3,000 ans et plus.

Le sequoia n'est pas le seul arbre qui puisse résister ainsi à l'œuvre du temps; d'autres détiennent également des records de longévité extraordinaire, et de plus remarquable. En Louisiane il y a, dit-on, un cyprès âgé de 2,500 ans. A la naissance du Christ, cet arbre comptait déjà près de 500 ans d'existence. Rome était une ville de huttes de terre quand il commença à croître, et Ninive, dont parle le prophète Jonas, n'avait d'être détruite.

Cependant cet arbre est loin d'être le plus vieux dont fassent mention les fastes de l'histoire. Le cyprès de Santa Maria del Tule, au Mexique, est âgé, estime-t-on, de 5,000 à 6,000 ans; il remonterait jusqu'à la création du monde selon la Genèse. Certains bois rouges de la Californie ont aussi à leur crédit 4,000 ans de vie.

Le cyprès mexicain antédote donc la naissance d'Abraham, comme l'arbre de la Louisiane a surgi avant l'ère chrétienne, et les bois rouges de la côte du Pacifique étaient probablement plus hauts que le plus vieux arbre du royaume des Pharaons quand Tout-On-Kamon fut déposé dans son tombeau.

Connaisant ces choses, qui ne peut être frappé de respect et d'admiration pour les arbres et ne pas s'apitoyer sur le crime que commettent ceux qui, sans nécessité absolue, par négligence ou incurie, ou pour d'autres motifs inavouables les détruisent de propos délibéré.

Aimons les arbres, entourons-les de vénération et de pitié, protégeons-les contre tout ce qui pourrait nuire à leur croissance, à leur développement, à leur bienfaisante mission, et au lieu de les maudire comme le font les vandales qui conspirent pour leur perte, écrivons-nous, avec Jean Rameau, dans toute la sincérité de notre cœur, dans toute l'affectueuse tendresse de notre âme: Arbres majestueux ou frères arbrisseaux, Oh! vous tous qui donnez de la mousse aux oiseaux, Témoins de nos plaisirs et témoins de nos deuils, Qui fîtes nos berceaux, qui ferez nos cercueils, Bons arbres, je vous aime!

LA JEUNE DACTYLOGRAPHIE AMERICAINE

A propos de la jeune dactylographe américaine, qui vient d'épouser son patron multimillionnaire; âgé de 72 ans, on peut rappeler ce qu'écrivait Sébastien Mercier, dans son livre "Néologie" en 1780:

"Une jeune personne qui épouse un riche vieillard peut trouver dans un tel mariage les "délices" de l'abondance, et non l'abondance des "délices."

SURMENAGE

Marie, entrant.—Madame, je viens pour la place de femme de ménage, c'est le boulanger qui m'envoie.

Mme Bonnepate.—Bien. Entrez. (L'examinant.) Mais c'est un métier très dur pour une personne de votre âge...

Marie.—Oh! pour ça j'ai solide, madame peut se renseigner, tous "ceuses" chez qui j'ai servi ont été contents de moi.

Mme Bonnepate.—Bien. Combien voulez-vous gagner.

Marie.—Deux francs de l'heure. C'est le tarif.

Mme Bonnepate.—Bien. Vous pouvez venir tous les matins, de 8 heures à 10 heures.

Marie.—C'est comme madame voudra.

Mme Bonnepate.—D'ailleurs, ici, vous ne serez pas très surmenée: balayer le salon chaque matin, passer la brosse tous les deux jours, la chambre et le cabinet de toilette tous les deux jours. Pour la cuisine, par exemple, je tiens à ce que vous la laviez tous les jours.

Marie.—Madame peut compter sur moi et sera contente. Je viendrai demain.

(Le lendemain et les jours suivants.) Mme Bonnepate, attendrie.—Tenez, Marie, vous emporterez ce réchaud à gaz et ce verrou, vous les vendrez, ils sont tout neufs, ça vous fera un peu d'argent pour vous.

Marie.—Merci, madame. Vrai, les étrangers sont meilleurs pour moi que mes propres enfants! Quand on pense! Avoir élevé trois enfants...

Mme Bonnepate.—Comment? Vous avez trois enfants et ils ne vous viennent pas en aide?

Marie.—Ils ne me donnent pas un sou, c'est comme je vous le dis.

Mme Bonnepate.—Pauvre femme!... Vous devez être fatiguée d'avoir monté jusqu'ici, asseyez-vous un peu, pour vous reposer, je vais faire le salon. (Marie s'installe confortablement dans un fauteuil.)

Marie, à part.—J'crois que je serai pas trop mal ici.

Mme Bonnepate, à part, tout en cirant le parquet du salon.—Pauvre vieille! Je ne peux tout de même pas dire à une femme de soixante ans de cirer le parquet. Ah! je vais maintenant faire la vaisselle. Une femme de cet âge! Je ne peux pas non plus lui dire de faire ça, c'est fatigant, puisqu'il faut être debout. (A Marie, qui lit le feuilleton.) Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant dans les journaux, Marie?

Marie, admiratrice.—Ben, il y a un noble, qui s'appelle M. de Sermaize, qui est venu à la pension de famille apporter quinze cent mille francs à Soum, une Chinoise, de la part de M. Chauvry, pour du pétrole.

Mme Bonnepate.—Quoi? Qu'est-ce que vous me racontez-là?

Marie.—C'est dans le feuilleton, c'est passionnant, vous savez. Mais si vous m'interrompez tout le temps, je ne peux pas lire, moi!

(Un mois plus tard, dans la rue.) Mme Bonnepate, rencontrant Marie par hasard.—Eh bien! Marie, voilà huit jours que vous ne venez plus "travailler." Je m'inquiétais de vous. Comment se fait-il que vous ne m'avez pas prévenue? Avez-vous été malade? Non? Alors? Pourtant, vous n'étiez pas mal chez moi...

Marie.—Oh! madame, j'ai trouvé beaucoup mieux; ouais! j'ai maintenant je suis logée et on me sert mon café au lit tous les matins!—René Dyck.

UNE BONNE LECON A UN ALLEMAND

Suffield, Connecticut.—A Suffield (Connecticut) un Germain-Américain, le Dr Charles Zueblin, s'est fait mettre à la raison par le procureur d'Etat, M. Hugh-M. Alcorn, au cours d'une cause de circuit de Chattanooga.

Le Dr Charles Zueblin s'efforçait de rapetisser la part prise par les Américains à la bataille du Bois-Belleau et il adressait d'insultantes remarques aux soldats des Etats-Unis. Zueblin cherchait à expliquer que "la victoire de Bois-Belleau dont les Américains font si grand état fut gagnée sur un corps allemand épuisé par quatre ans de lutte."

A ces mots, M. Alcorn se dressa devant l'orateur et lui déclara qu'il avait menti. Puis comme Zueblin avait critiqué l'attitude actuelle des Alliés envers l'Allemagne et avait dit que "non seulement l'Allemagne ne peut pas, mais qu'elle ne veut pas payer," M. Alcorn rabroua d'importance le conférencier. Zueblin parut tout abasourdi de l'interruption; après s'être remis un peu il demanda à son interrupteur s'il était allé en Europe et y avait étudié la situation. Une réponse affirmative de M. Alcorn le déconcerta visiblement. Un chassé-croisé de questions suivit, au cours duquel M. Alcorn avait toujours le dessus.

Finalement, Zueblin fut obligé de déguerpir. Il eut même une telle frousse qu'il n'attendit pas les autres membres de son groupe pour quitter Suffield; il prit le premier train pour New-York, et il eut raison car toute la population, et en particulier la Légion américaine, était indignée.

Le Japon construit actuellement le plus long tunnel du monde entier; il mesurera 805 pieds. Ce tunnel ne servira que pour les piétons.

LE CLOCHER

Les anciens Grecs construisaient leurs temples sur les promontoires, pour que le voyageur qui rentrerait dans la cité natale aperçût d'abord ce symbole religieux du pays.

Le clocher symbolise le pays, mais pour l'habitant c'est autre chose qu'un vain bruit, pour celui qui associe cet appel aux graves événements de son existence et de l'existence des siens le baptême, le mariage, la mort, et qui souhaite de fonder son foyer à la même place où ses aïeux ont fondé le leur, et dans la même croyance; le clocher, c'est la tradition, et toute nation est forte dans la mesure où elle est dans sa tradition. Le christianisme n'est pas seulement, comme Taine l'a dit si magnifiquement, "l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité; pour l'emporter, par-delà la tempérance, la pureté et la santé, jusqu'au dévouement et au sacrifice." Il est aussi un tout-puissant créateur de citoyens utiles. Il y a, en médecine, un principe dont l'application n'est pas moins vraie en politique: "A maladie chronique, traitement chronique." Au travail de destruction qui s'accomplit à chaque moment dans la nation par les vices, par les égoïsmes, par les sophismes, par les mille et mille fermentes de mort partout respirables, il faut opposer un travail constant de réparation. Ce travail de réparation, par qui s'accomplirait-il si, dans les moindres hauteurs, il n'y avait pas un éducateur des âmes qui, en leur apprenant à valoir mieux, enrichit d'autant ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler le capital moral de la patrie? Et ce bon serviteur de l'Eglise se trouve être ainsi, en même temps, c'est la règle, un bon serviteur du pays.—Paul Bourget, de l'Académie française.

VIF EMOI POUR UN PARLEMENT

Londres.—La bigamie obligatoire que l'on propose comme un moyen de compenser la diminution de la population causée par la guerre, a été une des questions soumises au parlement tchéco-slovaque.

Mlle Betta Korpikova a soumis un projet de loi obligeant tous les adultes du pays à prendre deux femmes, quelles que soient leurs inclinations personnelles et en cas de débâissance, ils se rendent passibles de fortes amendes.

Une dépêche de Prague au "Lloyd Sunday News," de Londres, parle de l'accueil qui a été fait à Mlle Korpikova lorsqu'elle a présenté sa motion. A peine avait-elle achevé son discours que des applaudissements frénétiques partirent de toutes les parties de la chambre et qu'un enthousiasme sans précédent se déclencha; mais lorsque cette manifestation impetive se fut calmée, des cris d'indignation et de protestation commencèrent à partir des galeries, occupées par les femmes des députés. Ces femmes manifestèrent leur réprobation contre la polygamie légale et furent acclamées.

Au moment où le tumulte était le plus violent, Mlle Korpikova, réusissant à se faire entendre, déclara que toute perte de temps était un crime et qu'il fallait agir sans retard.

Une vive discussion s'éleva ensuite et les modérés firent comprendre à leurs collègues que l'adoption d'une loi si ridicule les exposerait aux sarcasmes de l'Europe.

"Lâches! rétrogrades!" s'écriait l'apôtre de la polygamie, en constatant que sa cause était perdue.

Ne pouvant dominer le tumulte, le président suspendit la séance.